

UN VOYAGE

A

TERRE – NEUVE

PAR

J. THOULET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE NANCY

CHARGÉ D'UNE MISSION DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Extrait du Bulletin de la Société de géographie de l'Est

BEERGER-LEVRAULT & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5

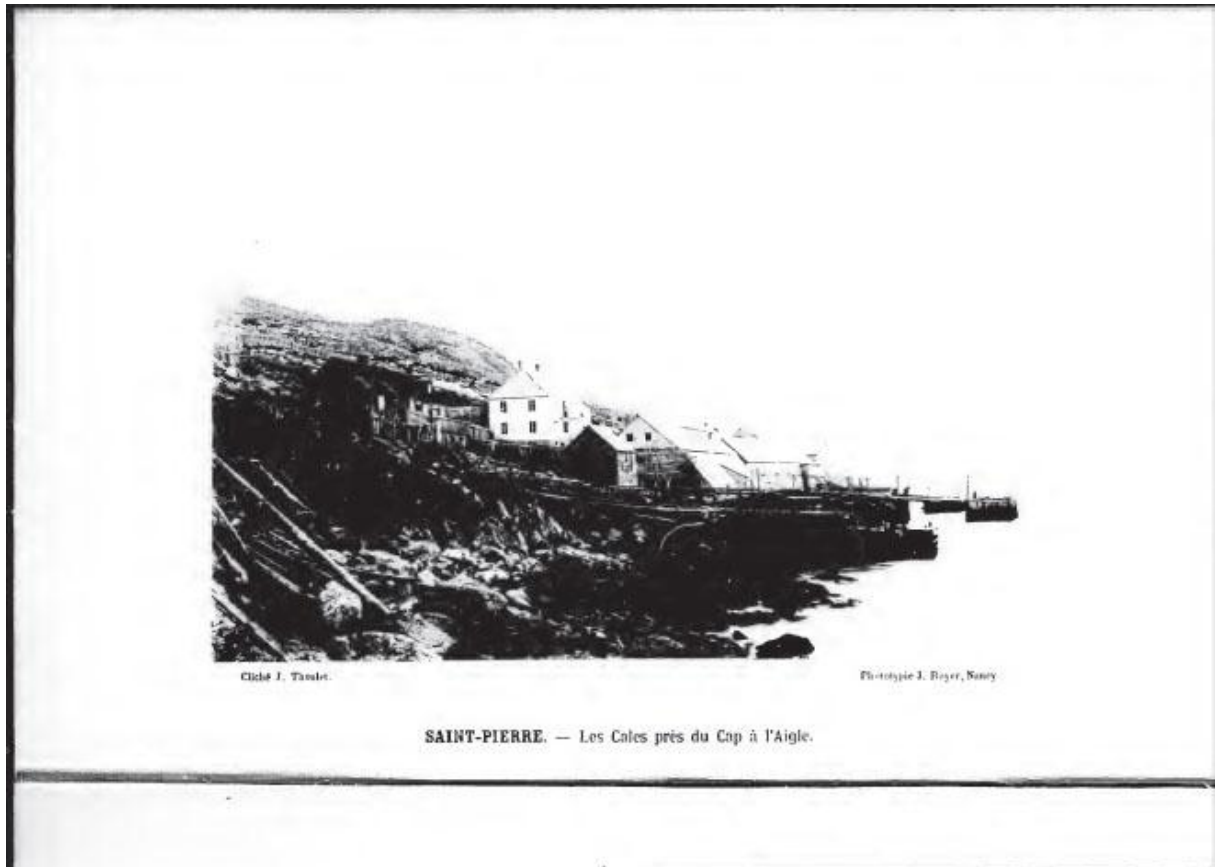
| NANCY

RUE DES GLACIS, 18

1891

L'extrait concernant St-Pierre et Miquelon se trouve entre la page 24 et la page 42. Le livre quant à lui possède 171 pages consacrées surtout à Terre-Neuve, mais également au Cap Breton.

Monsieur Julien Thoulet, apprend-t-on à la page 1, est parti de Lorient sur la frégate La Clorinde, fin avril ou début mai de 1886, pour y faire certaines observations relatives à la physique de la mer. il était de retour à la fin de l'été.



LES ILES SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Une sensation charmante est celle que l'on ressent en arrivant un beau matin et un matin beau, seul, tranquille, sans soucis, les mains dans les poches, pour la première fois dans une ville. Nul objet ne rappelle de souvenir triste, vous n'éprouvez aucune préoccupation, rien qu'un régal de nouveauté pour les yeux et pour l'esprit ; tout est imprévu, à chaque pas le spectacle est nouveau, c'est le plaisir qu'apporte avec lui l'inconnu sans la moindre de ses craintes ; vous naissez en quelque sorte pour ces choses, pour ces gens dont hier vous ne soupçonniez absolument rien et qu'aujourd'hui vous contemplez, vous examinez, vous écoutez, vous jugez avec ce que votre maturité d'âge a lentement acquis en force, en raison, en goût, en jugement. Vous ressemblez à une aveugle auquel l'usage de ses yeux est donné tout d'un coup. En ce pays où vous ne faites que passer, personne ne vous connaît et vous ne connaissez personne, vous n'êtes le concurrent de personne ; si personne ne vous aime, personne n'a motif de vous combattre ; on marche allégrement, regardant à droite, regardant à gauche, en avant, en arrière, on s'écoute parler en dedans et l'on est si heureux d'être assuré de n'avoir point un seul ennemi que l'on en devient tout attendri. Quand à moi, lorsque je me trouve en pareille circonstance, ce qui, Dieu merci, m'est arrivé plus d'une fois, pour peu que ne rencontre un chien ou

un chat d'honnête figure, je crois toujours qu'ils me souhaitent la bienvenue et il me prend envie de leur serrer la patte en les assurant de ma reconnaissance.

Voilà quelles étaient mes réflexions au moment où, débarquant de la *Clorinde*, je mettais le pied sur la première marche du petit escalier de la cale Clément. La marche baignée par la mer, couverte d'herbes, était glissante ; je n'y demeurai pas longtemps ; je fis un saut, j'arrivai sur l'appontement et j'eus la joie extrême, après trente et un jours de navigations, de fouler enfin un plancher solide. A Saint-Pierre, dès qu'on fait un pas, on monte ou l'on descend ; on touche terre, on gravit un passage entre deux grands hangars en bois servant de magasins et l'on parvient sur la route de Gueydon qui, d'un côté, à une centaine de mètres plus loin, se termine au cap à l'Aigle et de l'autre conduit en ville en suivant la mer. Les canotiers qui m'ont amené sont retournés à bord, je m'arrête, je m'assieds sur un bloc de rocher et mon *moi* numéro un commence à faire les honneurs du pays qu'il ne connaît pas à mon *moi*, numéro deux.

La vue est superbe. Sous mes yeux, la *Clorinde*, à peine arrivée, s'occupe déjà de sa toilette ; sur le pont, dans la mâture, chacun est à l'œuvre, des embarcations s'en éloignent et y accostent, les matelots courent sur les tangons étendus horizontalement à bâbord et à tribord ; la frégate semble s'agiter comme le voyageur au terme de son voyage reprend une nouvelle ardeur et retrouve encore des forces pour préparer son repos et hâter le moment d'en jouir. Derrière moi la montagne aride, escarpée, se prolonge par ondulations successives, par mamelons et par ressauts s'affaiblissant à mesure qu'ils s'éloignent jusqu'à la pointe de Galantry surmontée de son phare ; à mi-distance, la ville de Saint-Pierre, noire, écrasée contre terre, dominée par la haute croix de son calvaire, monte péniblement la colline et s'étend néanmoins jusqu'à moi par une file d'habitations espacées des deux côtés de la route de Gueydon. Après Galantry et séparée par une des entrées de la rade, l'île aux Chiens, plate, couverte de maisons irrégulièrement posées autour de l'église qui ressemble à une énorme grange avec une toute petite cheminée qui est le clocher ; puis laissant entre elles la passe du Nord-Est, la passe aux Flétans et la passe du Sud-Est, l'île aux Vainqueurs, l'île aux Pigeons, l'île Massacre, plus loin l'île Verte et au-delà, bornant l'horizon, la côte de Terre-Neuve. Nous sommes au jour de l'Ascension, le soleil est radieux, la rade remplie de navires, trois-mâts venus de France pour pêcher sur les bancs avec leur équipage de matelots, de grapiers, d'ouvriers, au pont tout embarrassé de doris emboîtés les uns dans les autres, bateaux longs-courriers à marche rapide, aux formes effilées qui chargent la morue verte et la transportent en Europe aussi rapidement que possible afin de faire prime sur le marché et dans la crainte que le poisson ne s'échauffe et ne rougisse, mais surtout goélettes nombreuses, fines, légères avec leur mât de flèche de misaine recalé ou même supprimé tandis que le mât de flèche d'artimon fortement tendu à son extrémité, décrit une courbe tournant sa concavité vers l'avant à la façon des schooners américains ; on voit aussi quelques bateaux à vapeur, et tous ces navires, entrant, sortant, se balançant à la houle, la plupart avec les voiles déferlées pour les sécher et battant flasques le long des mâts, ces embarcations, ces doris s'inclinant sous la brise, tout cela est plein de vie et d'animation.

A terre, dans la ville, sur les montagnes, dans l'île entière, pas un arbre ; dans quelque direction que le regard se tourne, on n'aperçoit que la pierre émergeant à travers la couche de gazon ou de mousse qui tapisse les anfractuosités ; des maisons en planches, rarement peintes, auxquelles les intempéries ont communiqué une nuance enfumée, avec les toits en bardeaux noircis où l'œil cherche en vain la note gaie des tuiles rouges et des ardoises bleues. Partout le rocher ; sur les crêtes, d'énormes blocs détachés, à peine en équilibre, surplombent les habitations qu'ils sont destinés à écraser un jour que la gelée aura déplacé leur centre de gravité, les aura mis en mouvement et fait bondir sur la pente pour aller s'engloutir dans la mer ou se réunir aux blocs qui couvrent tout le pourtour de l'île, pêle-mêle, tous arrondis, en amas, en tas, gros et petits, tous éboulés des hauteurs. Chaque magasin, dépôt de sel et de morue établi sur le côté gauche de la route de Gueydon se relie à un appontement sur pilotis ou cale qui s'étend assez loin au-dessus de la mer pour que les navires puissent accoster à l'extrémité, y débarquer ou y embarquer leur chargement. Le terrain est tellement escarpé que les maisons dont la porte s'ouvre au niveau de la route sont soutenues sur la face opposée par de forts pilotis et souvent même par de solides madriers calés entre les rochers et servant d'arcs-boutants. Beaucoup ont un mât de pavillon où, en l'honneur de la solennité du jour, flottent les couleurs françaises ou bien le pavillon de chaque armateur. Le côté droit, en allant à Saint-Pierre est

occupé par des habitations privées ; toutes sont en bois, mais leur construction plus soignée montre qu'elles servent de demeures ; beaucoup sont peintes à l'huile. A leurs fenêtres sans volets ni persiennes, à leur porche ou à leur logette à pans coupés dont chacun est percé d'une grande baie vitrée et surmontée d'un balcon, on reconnaît une importation des États-Unis ou plutôt du Canada.

En moins de vingt minutes de marche, on arrive en ville ; de temps en temps, on a franchi un ruisseau d'eau jaune ambré qui s'est imprégnée de tannin dans la tourbe et qui roule de pierre en pierre, toute blanche d'écume, dans le creux des ravins descendant des hauteurs. Souvent on y a pratiqué une dérivation au moyen d'un étroit canal formé par trois planches clouées, traversant la route et arrivant jusqu'à l'extrémité des appontements afin que les goélettes puissent facilement faire leur eau. Peu à peu la route est devenue une rue, les maisons se sont rapprochées ; elles sont en bois, pour la plupart à un seul étage, les planches de leurs murailles se recouvrent les unes les autres en lignes horizontales parallèles comme les embarcations à clins, leurs toits sont très inclinés pour mieux supporter le poids des neiges, les fenêtres assez grandes, sans volets ni jalousies parce qu'en hiver la lumière est rare, presque toujours à guillotine et doubles afin de garantir du froid ; derrière les vitres des stores verts, à la mode anglaise, et des fleurs en pots, des géraniums, souvenir de Normandie dont la conservation a sans doute exigé bien des soins. Les portes élevées par deux ou trois marches au-dessus de la rue sont protégées par un porche contre le poudrin, poussière de neige sèche en grains infiniment petits qui profite du moindre interstice pour pénétrer dans l'intérieur des habitations.

Chaque maison est adossée à un enclos fermé par une barrière en menues branches de sapins où, dans de la terre rapportée de France, sont cultivés quelques légumes qui, pendant la belle saison, croissent avec cette rapidité particulière aux pays froids. On tourne à droite et l'on arrive sur la place ornée d'une fontaine très simple où s'élève l'église, en planches elle aussi, d'un aspect assez peu grandiose, et le palais de justice, ce grand monument, le seul monument de l'île construit en pierre, couvert en zinc, avec de hautes cheminées. Thémis a le plus beau logement, ce qui est justice, car elle a probablement les plus beaux revenus. La fable de *l'Huître et les plaideurs* ne date pas d'hier et il n'est que trop vrai que nos fortunes si péniblement amassées, si courageusement défendues à force de privations et d'économie, le plus clair s'en va d'abord à l'État et le plus clair du reste aux gens de loi ; nos enfants sont servis ensuite et trouvent ce qu'ils trouvent ; souvent des écailles. Rien ne sert d'éviter les procès, de fuir les discussions, il faut nous laisser plumer avec résignation des anges – car les anges ayant des ailes doivent pouvoir être plumés et leur métier les oblige à subir l'opération avec la résignation qui est la première vertu des anges – et des hommes.



Cliff J. Thoburn

Phototypie J. Boyer, Nancy.

SAINT-PIERRE. — Le Quai " La Roncière "

Après le palais de justice, le palais du gouvernement, résidence du commandant des îles. Le titre de palais ne laisse pas d'être pompeux, l'édifice étant en planches et à un seul étage ; il est adossé à la caserne de gendarmerie et, précédé de ses deux corps de logis, il est séparé de la place par une double grille et un double escalier tournant orné de deux candélabres éclairés au pétrole. Le tout à l'ombre du drapeau français qui est d'ailleurs la seule ombre du pays. Il serait exagéré d'affirmer que l'ensemble soit majestueux, mais vraiment on ne sait trop s'il serait très utile qu'il en fût autrement. L'intérieur est, dit-on très confortable et si on tenait absolument à dépenser de l'argent, ce qui ne serait pas un mal, Saint-Pierre étant la plus prospère de nos colonies, il vaudrait mieux le consacrer à améliorer la rade ou à construire une cale de halage, pour réparer les navires, comme il en existe à Sydney et à Saint-Jean, au grands désavantage de Saint-Pierre. La ville est actuellement réduite à son petit port du Barachois, insuffisant pour les nombreuses goélettes qui hivernent et qui, fixées dans la glace, restent pendant une moitié d'année, sur toute la surface du port, aussi serrées les unes contre les autres que des morues dans leur baril.

L'entrée du Barachois est devant les fenêtres du gouvernement. Le quai La Roncière est vaste, bordé de magasins ; il est murillé en pierre et de grands débarcadères en bois, qui s'avancent dans une direction perpendiculaire, augmentent encore son développement. Cette place, ornée d'une fontaine avec vasque en fonte, mais sans eau, ce qui est plus prudent à cause des gelées, est l'endroit le plus fréquenté de Saint-Pierre. C'est là que se rassemblent les marins ; les armateurs se promènent et font des affaires entre les charrettes dételées, les doris mis au sec, les piles de bois du Canada, les tonneaux de vins de France et les barriques de cidre arrivées de Normandie ; les ouvriers travaillent, les enfants flânent en sortant de l'école, les mousses se disputent, et les chiens, mis en gaîté par le soleil, se livrent à des courses effrénées et font, par leurs gambades, le désespoir d'un malheureux photographe, – il y a des photographes même à Saint-Pierre, – qui, son appareil installé, le châssis ouvert, la main sur l'obturateur, attend impatiemment le moment où il plaira à ces misérables amis de l'homme de sortir du champ de l'instrument.

En tournant le dos au Barachois, on rentre en ville ; les rues sont régulières, très propres, se coupant à angle droit ; les magasins sont nombreux, surtout dans le voisinage du port ; ils semblent tous mettre en vente les mêmes objets ; aux larges fenêtres, servant de montres, on aperçoit d'abord des ustensiles de pêche, turluttés pour l'encornet, hameçons, faux à morues, gants et couteaux à trancher et à piquer, puis des ustensiles de ménage, des vêtements, des bottes de fabrication américaine, enfin des liqueurs, crèmes et élixirs dans des bouteilles rondes, trapues, allongées en colonne Vendôme ou plutôt de Juillet, cette dernière étant aujourd'hui plus de mode, bouteilles politiques et bouteilles artistiques, portraits de M. Thiers et de Gambetta, liquides blancs, roses, rouges et verts, avec étiquettes de couleurs voyantes, en papier satiné, doré, avec illustrations enluminées, alliance de la sculpture, de la peinture, de tous les beaux-arts à l'usage des gens qui ont soif et Dieu sait si le nombre en est considérable. La maladie semble contagieuse, car le premier compagnon de voyage que nous rencontrons, errant comme nous, le nez en l'air, nous invite à prendre un verre de bière dans un café, et nous entrons dans une vaste salle où s'élève un petit théâtre orné du portrait de Sarah Bernhardt et qui l'hiver, saison pendant laquelle on s'amuse beaucoup, dit-on, à Saint-Pierre, sert à des amateurs pour y donner des représentations terminées par un bal.

Le haut de la ville est moins aristocratique et, auprès du Calvaire, les rues semées d'énormes cailloux, mal nivelées, les maisons plus ou moins délabrées, réduites à un rez-de-chaussée, chacune accompagnée de ses deux échelles conduisant l'une jusqu'au bord, l'autre jusqu'au faîte du toit afin de pouvoir, à la première menace d'incendie, y monter des seaux d'eau, les marmots innombrables, conséquences des longs hivers et d'une nourriture de poissons, – la remarque est d'un ancien – les poules, les cochons et les chiens, tous bons amis, cherchant leur existence dans les tas d'ordures ou dormant allongés au soleil, montrent que ces lambris de bois ne sont point l'asile de l'opulence. En revanche, du pied de la croix, on jouit d'une vue générale de la rade avec ses navires ; ces îles se succèdent à gauche, à droite les montagnes jusqu'au cap à l'Aigle qui se dresse verticalement, tandis que dans le lointain, occupant tout l'horizon, se découpent les hauts sommets de Terre-Neuve. Le panorama est magnifique.

Saint-Pierre et sa voisine, la grande et la petite Miquelon, réunies par un isthme, sont les derniers restes des possessions de la France dans l'Amérique du Nord. Sous Louis XIV, nous avions le

Canada ; l'intrépide Cavelier de la Salle, abandonné de tous, sans autre appui qu'une ténacité et un courage surhumains, mourait assassiné après avoir découvert l'Ohio et le Mississipi ; nous étions les maîtres de la Louisiane au sud, au nord de l'Acadie, de l'île du cap Breton, de l'île du Prince-Édouard, le Nouveau-Brunswick, du Labrador, d'une grande partie de Terre-Neuve ; aujourd'hui nous possédons, avec défense d'y entretenir plus de 50 soldats, les deux îles dont la plus peuplée Saint-Pierre, a 7 kilomètres et demi de long sur 5 kilomètres et demi de large, avec une population totale de 6,300 habitants. Le climat est rigoureux, l'hiver long, l'été court et brumeux ; la neige couvre la terre depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, et souvent il s'élève des tourmentes pendant lesquelles cette neige, chassée en tourbillons par le vent du nord, est réduite en poudrin qui s'amoncelle en tas énormes, un instant après est reprise et entraînée en un autre endroit. Toute circulation devient alors impossible, les habitants restent bloqués dans leurs maisons, car un homme saisi par l'ouragan, aveuglé, étouffé par la poussière glacée, périrait infailliblement.

Miquelon est boisée, mais comme elle ne possède aucun port, toute la population s'est portée à Saint-Pierre qui n'a pas un arbre. En 1885, la température la plus élevée a été de 23 degrés au mois d'août et de 18 en janvier ¹ et en mars ; la moyenne annuelle est de 5 degrés, c'est le climat du sud de la Suède. Saint-Pierre a la forme d'une ellipse, les deux tiers de sa surface sont des montagnes mamelonnées couvertes de petits lacs et de tourbières ; la roche affleure de tous côtés ; l'autre tiers est bas et, sauf vers Galantry où le sol se relève quelque peu, n'est qu'une vaste tourbière qu'on ne peut traverser sans s'envaser jusqu'au genoux. On se rend cependant à Galantry par une route récemment construite qui contourne le Barachois, traverse le pont Boulo et montant ensuite peu à peu, laisse, à 1 kilomètre de distance, voir la ville disposée suivant sa longueur, ses toits étagés se détachant à peine sur le fond de montagnes, le Barachois et les mâts de ses goélettes et, au premier plan, les graves ou champs de morues.

Une grave est un véritable champ de blé, avec cette différence que la terre labourée en beaux sillons réguliers y est remplacée par une couche de galets ayant la dimension de la tête d'un homme, les tiges vertes ou les épis, par des morues fendues, aplaties, en train de sécher, et la senteur des blés par une odeur infecte. Pour compléter la ressemblance, des meules coniques de morues se dressent de distance en distance, et, en guise de moissonneurs, une nombreuse population de graviers et de gravières, se baissant et se relevant alternativement, occupés à étendre et à ramasser les poissons. On suspend aussi les morues aux bordelaises, châssis verticaux où les queues sont prises entre deux lattes horizontales, tandis que le corps reste exposé à l'air ; ou bien on les étend sur des rances, claies en branchages orientées vers le soleil et qu'on soulève plus ou moins d'un côté. On tourne les poissons, on les retourne ; à la moindre crainte de mauvais temps, on les ramasse, on les charge sur des civières, on en fait des meules qu'on recouvre de rameaux de sapins et qu'on enveloppe de prélaris goudronnés ; dès que le temps redevient favorable, on défait la meule, on étend de nouveau pour recommencer la même besogne jusqu'au moment où les morues, convenablement séchées, sont mises définitivement en magasin. Jusque-là, personne n'est sûr de sa récolte. Quand les morutiers ont échappé au danger de la mer, souvent terriblement mauvaise sur les bancs, au danger de se perdre en doris au milieu de la brume, au danger d'être coulés par les steamers à marche rapide qui, faisant les traversées d'Europe à Halifax ou à New York, sillonnent continuellement ces parages, au danger de l'absence des morues qui, pour des raisons inconnues, peuvent manquer et anéantir ainsi les peines, les espérances, les dépenses de tant de pauvres gens, au danger pour le poisson qui, enfin pêché, coupé, tranché, salé, risque encore de s'échauffer et de se gâter en vert, au danger du retour à Saint-Pierre, alors, quand tout cela a été évité à force de fatigue, de courage, d'habileté, de chance même, il suffit d'un grain d'une petite pluie, d'une brume apparaissant subitement et, en quelques minutes, la chair se transformera en bouillie sans consistance à peine bonne pour servir d'engrais ; qu'un coup de vent survienne, que le soleil chauffe trop brutalement, l'extérieur, desséché trop vite, se racornira et l'intérieur se corrompra. Si l'on savait ce qu'un plat de morue, mangé du bout des dents, dans une salle à manger bien chaude, a coûté de misères, d'inquiétudes, de morts d'hommes, de veuves et d'orphelins ! Bah, si l'on songeait à tout.

¹ **Note du copieur** : il s'agit sûrement de : « moins 18 » en janvier et en mars (le mot « moins » semble avoir été omis !

La population de Saint-Pierre est composée, en majorité de Normands et Bretons, outre un certain nombre de Basques, d'Américains et d'Anglais de Terre-Neuve et du Cap Breton ; la langue a l'accent des côtes de la Manche. Je possède un avis de vente imprimé, écrit par un Anglais qui parlait admirablement la langue de Saint-Pierre et l'écrivait comme il la parlait, – je ne veux plus dire admirablement. Lire, avec les yeux, cette affiche est presque incompréhensible ; si l'on prononce chaque mot à haute voix, elle deviendra facile à comprendre, mais l'on croira entendre un paysan normand.

« Proidut pour vande à bord de la goïette. Saint-Martin's pact pataïb, shourave, foit, avoine, caratt, bette, poinoit, lard, poit à soupe, barlit epluche, 6 boîte deuf, 175 peo est choson, graine dalain. Applique à bord au capitaine. * * * »

Ce qui veut dire : produits à vendre à bord de la goélette Saint-Martin : pommes de terre, choux-raves, foin, avoine, carottes, betteraves, panais, lard, pois à soupe, orge mondée, 6 caisses œufs, 175 paires de chaussons, graine de lin. S'adresser à bord au capitaine X* * * . »

Le phare de Galantry, qui occupe le sommet d'une colline, est une grosse tour carrée, surmontée de sa lanterne et bâtie sur le rocher ; à son pied, le bureau, la chambre des pavillons, en face le logement des gardiens, au milieu un mât où se signalent les arrivées des bâtiments. En descendant du côté de la mer, sur un petit promontoire battu par les flots, la maison en bois du sifflet à vapeur qui, dans les temps de brume, produit à intervalles réguliers un long sifflement, un son rauque et brumeux, qui se fait entendre à 8 milles de distance et annonce la terre aux navires perdus dans le brouillard.

Saint-Pierre est le pays de la morue. Tout est à la morue ; quand on se promène, on voit des morues et, malheureusement aussi, on les sent ; dans les magasins, des ustensiles de pêche à la morue ; le long des cales, du sel à saler la morue ; sur les quais, des boucauts pour la morue ; dans les rues des morutiers ; chacun vit de la morue ; si deux individus causent, le lambeau de phrase saisi au passage contiendra le mot de morue, toujours morue, morue partout, rien que morue. Sur vingt personnes à qui vous demanderez leur opinion sur Saint-Pierre, dix-neuf seront unanimes à déclarer que l'île est un abominable pays, un rocher stérile, sans un arbre, sans une rivière, sans le moindre objet susceptible de recréer les yeux. Je me garde de nier l'exactitude de ces accusations, et cependant je ne trouve pas, je l'avoue, l'île aussi affreuse. Elle possède ce grand mérite des hommes et des pays, de n'être pas banale, d'avoir une physionomie, une originalité. Je regrette de ne la point connaître par le froid ; je l'ai vue par la brume et je n'ai pas jugée dépourvue de charme. Chaque contrée doit être examinée par le temps qui la caractérise, l'Espagne l'été et la Russie l'hiver ; la brume est précisément le temps qui convient, – oserai-je le dire, – au genre de beauté de Saint-Pierre.

Je me souviens d'une promenade faite un matin, dans le but d'observer la partie montagneuse. Débarqué à la cale Clément, je commençai à gravir au milieu des éboulis de pierres et de cailloux descendus des hauteurs la montagne à laquelle la maison est adossée ; dix minutes après, j'étais sur la première crête, au bord d'un petit lac aux eaux jaunes ; la brume s'était élevée, elle n'était point compacte à rendre la marche impossible, c'était un voile léger qui ondulait au gré de la brise, passait devant les sommets voisins, estompait leurs contours, puis les cachait et bientôt après les laissait apercevoir de nouveau ; dans les creux des roches, montrant de tous côtés leurs têtes dénudées, une herbe fine, émaillée de fleurettes pâles, frileuses, dont chaque brin, chaque feuille était émaillé par des milliers de gouttelettes d'eau. J'éprouvais cette sensation de fraîcheur intime si bien rendue par le mot anglais *chill*, ; un frisson non dépourvu de volupté qui, même à travers les plus chauds vêtements, vous saisit et pénètre jusqu'au plus profond de votre être, – jusqu'aux moelles, comme disent les littérateurs des nouvelles couches. Je savourais la délicieuse impression de la solitude et je pensais à Minna et à Brenda assises sur leur rocher des Orcades et regardant les vagues courir après les vagues. Dans les flaques d'eau, dans les mousses, je foulais du pied ces jolis bouquets de *Sarracenia purpurea*, dont les feuilles, en urnes, passent pour guérir la goutte et les rhumatismes. Plus heureux que Jean-Jacques dans son désert, je n'avais pas peur de la fabrique de bas ; j'étais bien seul. Je suivais la crête des montagnes, dévalant les pentes, montant les flancs des collines, sautant de touffe de gazon en touffe de gazon pour éviter d'enfoncer dans la tourbe. Quelquefois mon chemin était coupé par un lac que j'étais forcé de contourner ; tantôt je rencontrais une forêt de bouleaux, de genévriers et de sapins, forêt

lilliputienne où les arbres arasés par le vent de la mer à une hauteur d'une soixantaine de centimètres, constituent un feutrage si serré que le seul moyen de le franchir consiste à se promener hardiment sur leurs cimes, tapis élastique qui rebondit sous le pied et sur lequel on avance jusqu'au moment où les rameaux, cachant un trou, cèdent et vous laissent entrer jusqu'à la ceinture dans un fouillis de tiges et de racines dont on a mille peines à sortir. Les sapins sont ici une ressource ; ils représentent les vignes du pays ; au printemps, quand la sève est en mouvement, on en coupe les jeunes pousses, on les fait bouillir dans de l'eau, on ajoute de la mélasse, on laisse fermenter et on obtient la bière de spruce, boisson peu coûteuse, saine, possédant toutes les vertus, mais atrocement désagréable, comme d'ailleurs tout ce qui possède toutes les vertus.

Je continue ma promenade, cassant de mon marteau les roches de couleurs bigarrées que la gelée émiette en petits cailloux anguleux entassés au-dessous des gros blocs, découvrant des améthystes et de belles veines de quartz blanc si résistantes que la gelée n'a point de prise sur elles et les laisse isolées en grandes plaques qui donnent la mesure de l'érosion accomplie autour d'elles. Puis une autre forêt de sapins se rencontre, je la traverse, grâce à des prodiges de gymnastique et, lorsque je l'ai dépassée, haletant de fatigue, je me repose étendu sur l'herbe. De la hauteur où je suis, je distingue au loin, à travers une éclaircie, le rocher du Colombier, les montagnes de Miquelon et celles de Terre-Neuve ; la mer est toute piquetée de points blancs qui sont des goélettes parties pour la pêche, je me fais l'illusion de croire que ce spectacle, que je suis seul à admirer, n'a été créé que pour moi, qu'il attendait ma venue ; alors une risée de brise passe, le rideau de brume entr'ouverte se referme, je me lève, je secoue mes vanités en même temps que les brins d'herbe attachés à mes vêtements et je me remets en marche. Oh la délicieuse émotion que celle qu'on éprouve en se sentant libre, sans personne pour arrêter les mouvements de vos coudes et de vos pensées, en face de la nature sauvage faite, comme elle était il y a mille ans, sans qu'aucun homme l'ait encore déformée, gâtée, martyrisée, souillée ; quelle joie de respirer le grand air, d'être rafraîchi par le vent qui balaie les nuages, les soucis, les ennuis et les peines, d'avoir l'ineffable conscience d'être aussi heureux, aussi exempt d'espérances, de regrets, de haines, d'envie que l'enfant au berceau qui, gorgé de lait, chaudement enveloppé dans ses langes, étendu sur les genoux de sa mère, les lèvres roses, les poings fermés, ouvre ses yeux et regarde les anges voler autour de lui.

A travers les broussailles, je redescends la montagne pour rejoindre la route de l'*Iphigénie* du côté de l'Anse au Savoyard ; je passe devant Robinson, pauvre guinguette solitaire sans verdure, sans bosquets, qui a l'air de grogner dans son coin, et devant la colonne de l'*Iphigénie*, obélisque au centre d'un rond-point, dont l'inscription en marbre, incrustée dans le piédestal, sert de cible pour les tireurs, ainsi que l'indiquent les marques noires des grains de plomb qui la couvrent et à rappeler le souvenir des matelots de l'*Iphigénie* qui ont construit la route ; je longe les étangs qui dominent la ville et où s'emmagasine une provision d'eau d'un bleu indigo quand on la voit par réflexion (sic) et d'un brun rouge magnifique lorsqu'on regarde, par transparence, les cailloux du fond ; je suis depuis le Calvaire les rues en pente de Saint-Pierre et la route de Gueydon, et j'arrive à la cale juste pour monter dans une embarcation qui regagne le bord. C'est une bonne journée ; j'ai bien gagné le droit de m'étendre sur les coussins du carré et de suivre des yeux, par le sabord, l'entrée et la sortie des goélettes qui rasent notre arrière.

L'île Miquelon est séparée de Saint-Pierre par un détroit large de 3 milles ; elle se compose en réalité de deux îles, la petite Miquelon ou Langlade au sud, la grande Miquelon au nord, reliées entre elles par un isthme long de 10 kilomètres, large de 300 mètres dans sa portion la plus étroite, et élevé de 3 mètres environ au-dessus de l'eau, qui constitue un des graves dangers de la navigation dans ces parages car les navires ne peuvent l'apercevoir et les courants y portent directement. La grande Miquelon présente la forme d'un carré dont les côtés font à peu près face aux quatre points cardinaux ; à son extrémité septentrionale se trouve le bourg de Miquelon sur les bords d'une anse qui, pas plus que l'étang du Grand Barachois situé au sud, n'offre la moindre protection aux navires qui seraient tentés de s'y réfugier.

Langlade est aussi fort peu habitée ; le gouverneur y vient quelquefois en villégiature dans une maison presque toujours déserte ; une autre maison abrite les deux gendarmes représentant la force publique et, dans quelques fermes on s'occupe de l'élève des bestiaux ; au fond des criques, j'ai aperçu, de la haute mer, des huttes de pêcheurs blotties entre les falaises. Les deux îles sont

montagneuses et boisées quoique les arbres y soient de taille assez médiocre ; le sol embroussaillé est généralement tourbeux ; au total elles sont infiniment plus agréables que Saint-Pierre et elles ne sont redevables de leur abandon qu'à l'absence de port ou de rade. Au bas de la maison de campagne du gouverneur, d'où domine la mer, coulent les eaux limpides, mais tourbeuses, d'une rivière très digne de son nom, la Belle Rivière, qui serpente à travers une délicieuse prairie et s'enfonce, en continuant ses détours, dans l'intérieur du pays où il devient difficile de la remonter faute de route et de sentiers. Si la brume sied à Saint-Pierre, Langlade est charmante par un beau soleil et un ciel bleu ; c'est ainsi que j'eus la bonne fortune de la voir pendant le peu de temps que j'y passai.

L'isthme est la partie la plus intéressante des îles ; il s'étend du sud au nord ; du côté de Langlade, en s'éloignant du pied des montagnes, on trouve d'abord un vaste marais moussu, puis une dune recouverte d'herbes, où le vent qui entraîne le sable mis à nu découpe une large surface blanche. Vers Miquelon, l'isthme, qui s'est élargi, est coupé par l'étang du Barachois au-delà duquel commencent les premières pentes des montagnes. Sur le premier tiers de sa longueur depuis Langlade, il est couvert de navires échoués ; j'en ai compté 17 du côté de l'ouest et 2 gros seulement du côté de l'est. L'aspect est lugubre. Les bâtiments, naufragés de quelques mois, de quelques semaines et de quelques jours, jeunes et vieux, confondus dans la mort, montrant leur coque presque intacte, leurs tronçons de mâts où pendent encore des cordages ; d'autres fois avec leurs membrures saillantes ou réduits à n'être plus que quelques pièces de bois sortant du sable en file régulière, produisent une impression de profonde horreur. Les brumes ont rouillé les ferrures, l'eau des pluies les a lavées et de grandes marques, d'un rouge noirâtre, s'étalent sur les flancs des épaves comme des traînées de sang sur les bords d'une blessure. En hiver, lorsque la neige recouvre le sol, ces fantômes blancs doivent se dresser le long de la mer, toute noire, sous le ciel sombre ; en été, ce spectacle m'apparaît par un soleil resplendissant qui chauffe le sable humide et en fait s'élever des tourbillons d'une buée légère qui fuit sous la brise et à travers laquelle je contemple l'étrange aspect de montagnes dont les sommets immobiles reposent sur une base sans cesse agitée. Le ciel est d'un bleu pur parsemé vers l'horizon de nuages blancs, la mer calme ; ses petites vagues déferlent sur la plage et viennent avec un murmure sourd comme un grondement caresser les cadavres des navires qu'elles ont brisés ; elles sont d'un vert glauque très pâle, très froid, de la nuance de l'œil d'une bête fauve. Cette tranquillité n'est-elle pas une insulte, une moquerie à ce qui a vaillamment succombé. Tout autour, à demi-enterrés dans le sable, prenant à l'air des teintes d'argent reluisant, éparpillés ça et là, sans ordre, au gré du naufrage, des débris de tous genres, des mâts, des vergues, des barils défoncés, des poulies, des étraves, des embarcations brisées, des morceaux de liège ayant servi à soutenir les filets, des ustensiles de cuisine, une foule de grandes choses mortes et de petites choses mortes. Des racines marines noires, desséchées ou à tige jaune livide, mouchetées de taches brunes, longues, ondulées, cylindriques, rampent au milieu de ces ruines. Quelques têtes d'oursins aplatis ou de coquillages blancs se pulvérisent au moindre choc et, par places, une écume rougeâtre desséchée où l'on évite, en frémissant de poser le pied. Parfois un oiseau de mer traverse l'isthme d'un vol rapide, mais nulle part on ne voit une algue verte, un animal, pas même un puceron de sable qui, dans d'autres contrées, courent sur la grève, sautent, s'agitent travaillent et vivent. Au milieu de l'isthme, à l'ouest trois points sombres, à quelque distance du rivage et qui sont probablement des débris de navires, émergent de l'eau ; le flot qui, tour à tour, les couvre et les découvre, les borde d'une frange d'écume et l'on croirait voir trois cadavres humains immobiles et résistant encore à la mer. Je m'étais arrêté pour contempler ce spectacle et debout dans l'intérieur d'un squelette de vaisseau aux énormes membrures disjointes, à cette place où s'étaient autrefois agités des hommes, l'âme maintenant disparue qui animait cette épave, il me semblait que ma présence violait la paix silencieuse d'un vaste ossuaire.